

SERGHEY

Matthieu Biasotto

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos Adobe Stock | Viorel Sima – réf. 94901739 | ABPhotography – réf. 309422651 | Martin Suchanek – réf. 16273416 | Matthieu Biasotto © 2021. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits réservés. Ce livre est conforme à la nouvelle orthographe.



ISBN : 979-10-359-5610-3

Playlist

J'ai pris l'habitude d'incorporer de la musique dans mon travail préparatoire et dans le processus même de l'écriture. Ce sont deux mondes, deux modes d'expression qui se complètent pour devenir indissociables au fil des pages. Cette fois, c'est le piano qui m'a donné le LA, une ambiance particulière qui, je l'espère, te permettra de t'immerger au cœur de l'histoire. Je te conseille donc d'avoir la playlist « Serghey » sous la main, que ce soit pour écouter les pistes ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner avec ton smartphone renvoyant vers les chansons qui nourrissent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube. Mais tu peux aussi accéder à l'ensemble des morceaux composant ce livre avec la Playlist ci-dessous.

Bon voyage. Matthieu.

[Lien de la Playlist complète](#) et QR code à scanner :



Prologue

Gregory



365 (Acoustic Version) - Hemi Moore

D'aussi loin que remonte le fil de ma mémoire, je crois que je n'ai jamais vraiment eu à ouvrir une seule porte par moi-même. Qu'elles soient lourdes, à galandage, blindées ou simplement sur ma route, il y a toujours eu quelqu'un pour s'en occuper volontiers à ma place. Sans doute l'apanage des gens bien nés...

La première personne à m'avoir ouvert chaque fois que c'était nécessaire n'est autre que ma gouvernante à qui je dois la douce nostalgie d'une enfance dorée, mais trop courte. Puis mes professeurs particuliers s'en sont chargés durant de longues années. Se sont ensuivis, les voituriers et les aimables grooms des palaces que j'ai eu la chance de fréquenter.

J'ai beau réfléchir, de Monte-Carlo à New York, en passant par Dubaï, il y a toujours eu du personnel compétent et dévoué aux quatre coins du globe pour m'épargner cet effort, qu'il s'agisse de

ma loge, d'une limousine, d'un studio d'enregistrement ou de l'entrée réservée aux artistes. Et même au fond d'une épave fumante encastrée contre un arbre, je n'ai pas eu l'occasion d'ouvrir la portière de mes propres mains. J'étais pourtant pris au piège d'une carcasse en bouillie, truffée de verre brisé et de mon propre sang. Au bout du compte, ce sont les pompiers qui ont découpé la carrosserie pour m'extirper du véhicule avant que je ne perde connaissance.

Il faut croire que la vie apprécie l'ironie, parce qu'un an après cet accident, je me retrouve planté sur les dalles de marbre du grand salon, devant l'élégante porte de mon bureau, si diminué physiquement que je suis incapable de mettre la clé dans cette satanée serrure. Ce n'est pourtant pas sorcier, c'est si banal que personne n'y prête attention, alors qu'il s'agit pour moi d'une épreuve soulignant l'ampleur de ma déchéance. 365 jours de résilience et tout ça pour quoi ? Pour tomber si bas qu'il me faut être assisté.

— Monsieur ? Vous avez besoin d'aide ?

Comme si la frustration provoquée par un simple geste du quotidien devenu hors de portée ne suffisait pas, il faut que la voix timide d'une aide-soignante craintive s'invite dans cet échec. Sa question est toute simple, presque innocente, mais elle me renvoie en pleine face mon statut d'infirme.

Figée comme une plante d'intérieur à côté de mon piano à queue, cette Croate aussi maigre que bienveillante souligne surtout ma perte de contrôle. Elle a le regard clair et fuyant, une empathie presque humiliante chevillée au corps. Je n'en peux plus d'entendre son timbre si particulier qui transpire la pitié devant un virtuose fauché d'un coup au sommet de son art et à qui il ne reste que l'allure d'un trentenaire en smoking pour sauver les apparences.

Au fond... Si ce n'était pas si dégradant, la situation en serait presque risible, alors je m'accroche à mon flegme et laisse ma part sombre la remettre à sa place en tentant de nouveau ma chance pour ouvrir mon bureau.

— Je ne vous ai rien demandé. Cessez de me regarder. Tournez-vous.

Sous les hauts plafonds et les moulures, ses yeux s'abaissent pour fixer le cuir de mes chaussures signées Magnanni tandis que mon souffle agacé se perd dans le vaste espace. Dans un murmure, elle s'excuse, mais je sens monter en moi quelque chose que je ne maîtrise pas. Une espèce de fureur nourrie par l'impuissance ainsi que par la douleur persistante de mon opération des métacarpes brisés. L'infirmière insiste, elle tient bon et j'imagine que son attitude part d'un bon sentiment.

— Laissez-moi vous donner un coup de main...

Exaspéré d'être vu en position de faiblesse, je passe sous silence le mal qui ronge mon épaule en miettes et me montre franchement moins magnanime.

— Je vous ai dit de vous tourner !

Avec la statuette de bronze trônant sur la laque noire de mon instrument pour seul témoin, elle s'exécute en tenant ses doigts frêles et pâles pendant que je serre les dents puis récidive en présentant la clé devant le verrou. En pure perte.

— Vous allez y arriver, Monsieur. J'en suis certaine.

— Gardez vos encouragements pour d'autres patients.

J'ai beau soutenir mon geste à l'aide de ma main libre, le pansement tremble, un élanement aigu m'entrave et je lutte pour parvenir à

mes fins avec la ferveur d'une supportrice dont la gentillesse me crispe au plus haut point.

— Prenez votre temps... Chaque progrès, si petit soit-il, est...

— Mais taisez-vous, à la fin !

Ce n'est qu'une clé, qu'une simple serrure, qu'une fichue porte que je n'arrive pas à ouvrir, mais c'est plus fort que moi, une immense impression de solitude m'envahit. Et c'est la lucidité qui prend les commandes lorsque je baisse les bras devant ce nouvel échec.

— Rentrez chez vous. Vous ne servez à rien.

D'abord médusé, son visage juvénile mais usé par des nuits de garde à répétition laisse échapper une once de contrariété. Dans le clair-obscur d'une fin d'après-midi perçant à travers les volets, elle n'a pas l'air de saisir que je viens de la remercier.

— Monsieur, votre convalescence est un combat quotidien, j'en ai conscience... mais...

La voilà qui caresse mon piano en essayant de me soutenir avec son air mielleux, trop c'est trop. Surtout lorsque ses phalanges se posent sur le bois noble de mon Bösendorfer de concert. J'ai l'impression qu'avec sa bonté dégoulinante, elle souille la carrière sur laquelle je tire un trait.

— Ne touchez pas à ce piano ! Sortez vos doigts de là !

J'aboie si sèchement qu'elle en sursaute et renverse par mégarde cette figurine de hibou moulé dans le bronze.

Un bruit sec.

Un impact à la surface.

Une trace de plus dans ma descente aux enfers.

Si je sors de mes gonds... Ce n'est pas pour la marque laissée sur un instrument assemblé à la main dans de l'épicéa autrichien, ni pour sa maladresse venant d'entacher un outil de travail à plus de 50 000 €, non... c'est surtout parce qu'elle vient de me voir drapé d'une faiblesse qui me tue et qu'elle s'évertue à tartiner son optimisme sur ma fierté. Là, au cœur de Split, dans ce salon d'où l'on peut entendre le ressac d'une station balnéaire croate très prisée, je ne suis qu'un invalide. C'est la triste réalité, crue, froide, implacable. Je suis hors service, et aucune âme charitable ne pourra changer cet état de fait.

— Vous êtes renvoyée.

— Pardon ?

— Non seulement vous êtes inutile, mais en plus vous êtes sourde. Mon majordome va vous raccompagner.

À ma demande, Igor ouvre en grand la double porte et nous rejoint sous le lustre à pampilles, toujours imperturbable, dans son fidèle costume à son image : discret, mais efficace. D'un signe de la main, il invite cette aide-soignante ayant fauté par excès de bonté à le suivre vers la sortie. Mais celle-ci fronce les sourcils, fixe une dernière fois mon bureau et se défend d'une voix chevrotante.

— J'aurais vraiment pu vous aider, Monsieur.

— Je n'ai besoin de personne. Vous pouvez disposer.

Bien que je me fiche éperdument de ce qu'elle peut penser, je crois que mon signe de la main qui hurle « du balai » contrarie la réincarnation de Mère Thérèse.

— On m'avait pourtant prévenue, mais laissez-moi vous dire que vous êtes odieux. Parfaitement odieux !

Elle a beau avoir raison, son cri du cœur ne m'atteint pas, ses larmes menaçant de sortir au grand jour, non plus. Je redresse la fameuse

statuette et range la clé de mon échec dans la poche intérieure de ma veste. Il me reste à resserrer douloureusement ma cravate et mettre un terme à ses soins à domicile pour de bon.

— Ne restez pas plantée là avec votre envie de pleurer. Vos honoraires seront réglés avant ce soir.

D'abord incrédule, elle me dévisage de ses billes embuées, sa gorge se serre à l'annonce du verdict et elle cherche à me décrypter en ouvrant de nouveau la bouche.

— Qu'y a-t-il de si important derrière cette porte ? Pourquoi vous traitez les gens comme ça ?

Son regard me sonde, j'imagine que ses questions sont légitimes et qu'après des heures à supporter mon caractère, elle mériterait des éclaircissements, mais il faut croire que le pianiste que j'étais se télescope avec le patient infect que je suis devenu.

— Igor, faites-la sortir d'ici. Je ne veux plus la voir.

Chapitre 1

Gerghely



Lonely (Acoustic Piano) We Rabbitz

J'ignorais jusqu'à son nom, peu importe, le sort de la soignante est scellé. Ses larmes n'y changeront rien. Sous sa fine moustache grisâtre, mon majordome lui a intimé de presser le pas vers la sortie, et je me suis retrouvé face à moi-même, dans la pénombre, devant ce piano dont la seule vue me fait souffrir bien plus que n'importe quel drain ou point de suture.

Extirpant à présent de ma poche un mouchoir de soie afin d'ôter les empreintes inacceptables sur la laque, je déplore durant quelques minutes l'accroc indélébile provoqué par la statuette renversée alors qu'Igor revient vers moi afin de me tenir informé.

— J'ai fait le nécessaire, Monsieur. Et voici votre courrier.

Avec déférence, il dépose sur le piano une enveloppe rouge qui me soulève le cœur ainsi qu'une carte postale qui ne m'intrigue pas assez pour que je daigne m'en approcher. Les mains derrière le dos, cet homme d'une soixantaine d'années me fixe avec cet air que je

ne connais que trop bien. Je sais que lorsqu'il reste figé de la sorte, quelque chose ne tourne pas rond.

— Qu'y a-t-il, Igor ?

Mon majordome se racle la gorge et ajuste sa veste avant de trouver le courage de m'affronter les yeux dans les yeux.

— Si je peux me permettre, Monsieur, votre comportement est discutable.

Il n'a pas l'habitude de mâcher ses mots, et j'apprécie sa franchise en tout temps. Fort du lien qu'il entretenait avec mon père, Igor est bien le seul à avoir le droit de me recadrer de la sorte. Et à la lueur des nombreuses années qu'il a passé à mon service, je musèle ma fierté, puis me contente alors d'un signe de la tête avant de me justifier.

— Vous savez que je ne supporte pas les infirmières.

— Peut-être, mais il y a l'art et la manière.

— Avez-vous réglé ses honoraires ?

— Oui. Mais l'argent n'est sans doute pas la bonne manière, Monsieur.

Mon inspiration plaide coupable et c'est un coup de couteau dans la clavicule qui m'empêche de pleinement emplir mes poumons.

— Ce n'est pas contre elle. Je suis seulement...

— En colère, Monsieur ?

La vérité, c'est que je ne trouve pas le bon terme. Il n'y a aucun mot qui représente assez bien la frustration que j'éprouve, une espèce de consternation mêlée à une sorte de honte dissonante dans le cœur. Non, il n'y a rien qui s'approche de cette amertume saupoudrée d'un étonnant sentiment de soulagement. Un apaisement lié à ma mise à l'écart du devant de la scène. C'est d'ailleurs quelque chose que

personne ne pourrait comprendre. Même moi, je ne parviens pas à m'expliquer ce que je ressens quand mes yeux se posent sur le clavier tout en noir et blanc.

— Je me sens... perdu... Seulement perdu, Igor.

Reculant d'un pas vers la desserte dédiée aux spiritueux que l'on propose aux rares convives venant ici, Igor effleure la bouteille de cristal contenant un des meilleurs whiskys de la planète avant de m'observer avec une once de compassion devant le piano.

— Peut-être que votre art vous manque, Monsieur...

Sur ce constat indéniable, il s'éclipse sans rien ajouter. Toujours les mains dans le dos, ses cheveux poivre et sel sagement plaqués en arrière, Igor referme le salon derrière lui pour m'abandonner à cette épouvantable solitude.

Comme effrayé par ce vide soudain, je replace la figurine de bronze, contemple ce hibou qui m'est cher et redresse le pupitre noir dédié aux partitions. Les reflets monochromes sur le meuble renvoient l'image d'un costume taillé sur mesure et porté par un pantin dont il ne reste que les vestiges d'un certain raffinement. Dans la laque sombre, je vois un individu censé avoir le bras en écharpe, portant tellement de cicatrices sous sa chemise de grand couturier qu'il ressemble à un vieux jouet maintes fois rafistolé, en vain.

Dans la peau d'un étranger ou d'une mélodie parodiée, loin de l'homme que j'ai pu être, je contemple avec nostalgie le clavier, les marteaux ainsi que les pédales. Ma pomme d'Adam roule péniblement lorsque je repousse du pied la banquette sur laquelle j'ai passé toute ma vie à jouer. Je sais que je ne m'installerai plus jamais face au pupitre, que je ne produirai plus la moindre mélodie, et pour ne pas mourir à petit feu de ce rejet, je me rabats sur la clé de mon bureau pour tenter une dernière fois de dépasser mes limites.

— Serghey ?

Une nouvelle voix me stoppe en plein élan. Figé devant cette serrure récalcitrante, je lève les yeux au ciel en pestant tout haut.

— J'aimerais qu'on arrête de rentrer chez moi comme dans un moulin !

— Comme dans un moulin ?

Je n'ai pas besoin de me retourner pour reconnaître cette tessiture familière et le son particulier produit par la démarche de mon seul ami.

— Tu plaisantes, j'espère ? Tu vis dans un bunker !

— Qu'est-ce que tu veux, Zivko ?

Son ricanement approche dans mon dos et je renonce définitivement à ouvrir mon bureau quand il rétorque aussitôt.

— Mais je te retourne la question, mon cher ! À quoi tu joues, Serghey ? Je viens de croiser la petite infirmière en pleurs...

Les mains dans les poches et la tête basse, j'accroche enfin son regard gris clair, une étincelle intacte depuis l'adolescence, et je m'attache à son visage. Il ne faut pas se fier à ses traits durs, il y a bien longtemps que j'ai appris à lire derrière son nez imposant, sa mâchoire massive et sa grimace de mécontentement qui me pousse à me justifier.

— Que veux-tu que je te dise ? Elle ne faisait pas l'affaire.

Rompu à mes prétextes et mes non-dits, il affiche un rictus qui chuchote « je ne suis pas dupe » avant de se servir une lampée du 12 ans d'âge écossais.

— C'est la quatrième qui part en faisant une crise de nerfs. C'était ta dernière chance de te rétablir dans les temps...

— Peut-être que je me suis fait une raison.

Un sourcil arqué caché derrière son verre porté à ses lèvres, il cesse de boire son alcool ambré. Quand il inspire du coffre de la sorte, au point de gonfler sa chemise au col ouvert et aux manches retroussées, c'est généralement pour m'offrir une tirade dont lui seul a le secret.

— Ce n'est pas le moment d'avoir un coup de mou. Regarde droit devant et tiens le cap, tu as encaissé le plus dur. Les opérations lourdes, les broches, la rééducation... On voit le bout du tunnel. Accroche-toi à cette idée.

— Le plus dur ? Passer le reste de mes jours dans cet état, condamné à être l'ombre de ce que j'étais, il me semble que c'est ça le plus dur.

Zivko a les épaules larges, suffisamment solides pour supporter mes humeurs quoi qu'il arrive, et tout en remuant doucement son bourbon, il s'approche pour tapoter mon épaule valide.

— On sait tous les deux que tu as morflé par le passé. J'étais aux premières loges...

— Alors tu sais que je refuse d'en parler.

— Okay, très bien. C'est ton choix... Après tout, tu as eu ton lot d'infirmières bien avant de devenir quelqu'un...

— Et voilà, tu en parles. C'est plus fort que toi.

L'air faussement détaché, il vide son verre en me transperçant soudainement du regard, mon ami me lance un coup de menton, comme pour mieux me placer dos au mur.

— Alors, parlons du futur. Tu as essayé de te remettre à jouer ?

Un rire décharné s'échappe du nœud que j'ai à l'estomac et je suis toujours stupéfait par l'obstination de mon partenaire, notamment sur les sujets qui fâchent.

— Tu vois l'état de ma main ? Je ne suis même pas capable d'ouvrir une porte...

— Ce n'est pas en renvoyant toutes les aides-soignantes du pays que les choses vont s'arranger. Tu en as conscience ?

— Je le sais pertinemment...

Et mon soupir désœuvré s'étire jusqu'à lui pour esquisser les contours de l'impasse dans laquelle je me trouve.

— Alors qu'est-ce que tu fabriques, Serghey ? On dirait que tu n'as pas envie d'aller mieux ?

— Et si je te disais que c'est le cas ? Et si je n'avais plus envie de jouer ?

En presque quinze ans d'amitié, je ne l'ai jamais vu éclater de rire de si bon cœur. Un rire slave mais étincelant d'incrédulité.

— Plus envie de jouer ? C'est la meilleure celle-là !

— Je suis sérieux, Zivko.

Reprenant son souffle, il lui faut une petite seconde pour comprendre que l'heure est grave.

— Ne dis pas d'âneries, tu ne peux pas abandonner. Je suis ton ami et sans te passer de pommade, laisse-moi te dire que tu es un des meilleurs interprètes du monde.

— C'était peut-être le cas à l'époque...

— Tu es né pour le piano, tu as l'oreille absolue ! Alors tu vas écouter attentivement ce que je te dis : tu vas renaître de tes cendres !

— Si tu es mon ami comme tu le soulignes, tu peux comprendre que jouer me manquera cruellement... mais...

— Mais quoi ? Il n'y a pas besoin de « mais » !

— Mais... je ne reviendrai jamais à mon niveau. Je le sais au fond de moi, à tel point que le simple fait de toucher le clavier me révulse. On ne peut pas être et avoir été.

— Oh que si... Détrompe-toi. On peut parfaitement ! J'étais à tes côtés alors que tu apprenais les bases du solfège. Et je suis toujours là pour te mettre un coup de pied au derrière, si besoin.

Ses tentatives visant à me dérider échouent face à mon déchirement. Je suis écartelé entre le manque cruel de me perdre dans les mélodies que j'interprétais avant et cet avenir qui me condamne à être médiocre. Comme si j'étais amputé de mon talent à jamais. Dans ma tête, c'est décidé, je préfère renoncer que de ne jamais renouer avec le succès, mais Zivko s'offre un nouveau verre et n'a pas l'intention de faire une croix sur ma carrière.

— Écoute, Serghey... Je suis ton ami, mais aussi, et surtout ton agent. Et en tant qu'agent, je...

— Ne me sers pas ce couplet. Par pitié.

— Désolé mon vieux, mais c'est mon job. Et puis... Tu as pensé une seule seconde à ta sœur en prenant cette décision ?

— Ne mêle pas Jelena à nos histoires !

La paume ouverte, estimant être allé trop loin, il baisse la tête en retirant ce qu'il vient de dire et j'en profite pour lui livrer le fond de ma pensée.

— Je refuse de me montrer un jour en public dans cet état. Là, c'est plus clair ? Tu peux le comprendre ?

— Ce n'est que temporaire... Et puis, ce n'est pas pour mes beaux yeux que tu dois te remettre en selle, ni parce que le monde entier attend ton retour... mais pour ton contrat.

— Mon contrat ?

— Notre contrat, plus exactement. Tu sais, celui qui permet de prendre en charge tous tes soins avec le cabinet d'infirmières que tes mécènes ont mandaté. Le fameux contrat qui te garantit d'ailleurs des revenus plus que décents grâce à moi...

— Tu m'énerves Zivko, tu le sais ?

— Oui, je sais... Avoir toujours raison, c'est agaçant. Mais un jour tu t'y feras...

Fier de lui, il triture mon hibou en bronze et savoure une nouvelle gorgée en lorgnant mon courrier. Sa voix se pose dans un velours alcoolisé, j'entends très clairement l'apaisement dans ses silences avant qu'il ne m'annonce le menu du jour.

— Donc là, tout de suite... Je vais me démener pour te trouver une autre infirmière. On va prier pour que la structure des soignantes qui s'occupe de toi veuille bien céder à ton caprice de diva et daigne t'envoyer quelqu'un apte à te supporter.

— Doucement, je ne joue pas les « divas ».

— Si tu le dis... Mais quoi qu'il en soit, de ton côté... tu dois impérativement faire un effort. Sans ça, on n'y arrivera jamais...

Un « effort », le terme me saute à la gorge et fait écho à toute l'abnégation, tous les sacrifices concédés pour en arriver au résultat d'aujourd'hui.

— Tu te fiches de moi ? Ne me parle pas d'efforts ! Regarde mes pansements ! Regarde-moi ! J'étais au sommet !

Si ma voix s'éraïlle et que je suis à fleur de peau, il reste stoïque, comme s'il avait foi en mes capacités.

— Tu renoueras avec le succès. Il le faut.

— Et comment ? Un pianiste avec des broches dans les mains, c'est comme un boxeur privé de ses poings !

L'espace d'un instant, son regard vif accroche une nouvelle fois mon courrier puis Zivko s'approche de moi pour mieux me convaincre.

— Tu n'as pas le choix. Et c'est contractuel.

— Contractuel ?

— Les gens qui financent ton rétablissement attendent des résultats, des dates vont tomber tôt ou tard et ils vont s'impatienter. Surtout un particulier, quand il estimera que la comédie aura assez duré.

— Tu... Tu n'as qu'à lui expliquer. Et j'apprécie moyennement que tu parles de comédie pour évoquer ce que je traverse en ce moment.

— Moi je veux bien, mais... Eux, là-haut... Ils apprécieront moyennement que tu violes une des clauses du contrat.

Ma gorge se noue d'un coup, j'ai l'impression d'avoir un poids terrible sur les épaules, si bien que je triture le courrier et déchire en deux l'enveloppe rouge expédiée par une garce de la pire espèce répondant au nom de Vesna. Cette satanée lettre en morceaux rejoint toutes les autres de la même couleur dans la corbeille à papier tandis que ma curiosité l'emporte sur le silence.

— De quelle clause tu parles, au juste ?

— Tu devrais relire les petites lignes qui stipulent nos obligations respectives. En particulier celles qui nous engagent à ne pas nous blesser délibérément, ni à commettre un acte qui nuirait à notre réputation.

— Zivko, je n'ai rien fait qui entrainerait la rupture du contrat.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre.

— Mais tu me crois au moins ?

— Arrête... on sait tous les deux que tu es responsable de l'accident.
Pas vrai ?

Chapitre 2

Tihana



Smells Like Teen Spirit - We Rabbitz

Les derniers rayons du jour disparaissent derrière les reliefs de Dalmatie et emportent avec eux mon ombre sur le goudron fendu. Je respire un grand coup et fais taire mon téléphone. Ma portière claque au cœur de la modeste zone industrielle au nord de Split, l'air encore tiède porte un parfum de littoral et de graisse mécanique tandis que l'appel insiste, même sur vibreur. Sous ce ciel qui s'assombrit au profit du soir, il règne ici un je-ne-sais-quoi d'un peu grisant, mais aussi une atmosphère inquiétante, à moins que ma simple présence ici soit, d'une manière ou d'une autre... « dangereuse ».

Entre le modeste secteur portuaire et les hangars délabrés, loin des touristes et de la vie qui pulse dans les quartiers animés, je m'éloigne de ma voiture d'un pas prudent. Enjambant les flaques de boue ici et là, j'observe les environs et avance en contenant du mieux possible les accélérations de mon cœur. J'ai toujours cette légère

effervescence dans le ventre quand je m'approche de la vérité et cette fois, je veux croire en ma bonne étoile.

Attachant mes cheveux, je vérifie une dernière fois que personne ne me suit. Quitte à braver les interdits, autant miser sur la discrétion. Au pied d'entrepôts fermés, des véhicules abandonnés côtoient des bateaux de plaisance rouillés, le bruissement des peupliers me guide alors vers le portail en fer blanc condamné par un lourd cadenas.

Pas de caméra de sécurité, pas de vigile, ni de chien de garde : tout est calme, à l'exception de ma respiration qui s'emballe lorsque mes escarpins se stoppent devant l'entrée. Dans ma poche, mon smartphone se remet à vibrer et je ne peux pas répondre à ma boss, parce que je suis sur le point d'entrer par effraction dans cette casse auto. Il le faut.

En dépit de la nuit qui s'installe, je balaye du regard cet océan d'épaves et de véhicules hors d'usage, à la recherche d'un modèle bien particulier. Le plan est simple : j'entre, je fouille, je trouve mon Saint Graal, je prends un maximum de photos et je disparais discrètement. De toute façon, là, tout de suite... qui pourrait croire qu'une innocente blonde en minishort et chemise en jean puisse dégainer de son sac à main un kit de crochetage de serrure?

Le souffle court, concentrée sur le moindre cliquetis métallique, je m'applique à dompter le mécanisme du verrou jusqu'à ce qu'une grosse voix ne claque dans l'air et me tétanise.

— Hey ! Qu'est-ce que tu fous, ma jolie ?

Pour la discrétion, c'est loupé. Mon cœur s'arrête brutalement, avant de cogner comme un forcené. Droite comme un i, en dépit de la peur bleue que l'invité surprise vient de me faire, je cache mon kit au creux de la main, arbore un sourire faussement angélique et je

découvre une armoire à glace aussi large que haute, sans un poil sur le caillou.

— Ho ! Je te parle ! T'es chez moi, ici !

Ses bras épais, mais pas vraiment sculptés ainsi que son ventre proéminent témoignent d'une forme physique sur le déclin. Si je m'en fie à la corpulence de cet homme pas commode et à sa difficulté à respirer, courir reste ma meilleure chance de m'en tirer. J'observe mon break au loin et jauge la distance à parcourir pour me faire la belle pendant que l'autre m'aboie dessus.

— T'as perdu ta langue ? Hey, mais où tu vas ? Reste ici, putain !

Ni une ni deux, j'abandonne le portail pour sprinter en direction de ma voiture, mes talons claquent fort alors que le propriétaire des lieux meugle dans mon dos. Je galope comme une dératée avec la trouille de me faire prendre, jusqu'à ce que ma semelle ripe dans une flaque, que mes jambes n'en fassent qu'à leur tête et que je m'affale lamentablement dans la bouillasse.

À plat ventre, les paumes dans la gadoue, la honte m'égratigne, mais l'instinct de survie me pousse à me relever, sauf que l'autre barbare m'empoigne aussi sec d'une main ferme.

— Je vais prévenir les flics, relève-toi. Allez !

Au-delà de la douleur de la chute, malgré la boue qui recouvre mes vêtements, ce qui me fait le plus mal c'est sa grosse paluche qui enserre mon poignet de plus en plus fort pour me redresser sans ménagement.

— Lâchez-moi ! Vous me faites mal !

— Regarde-moi ça, on dirait une petite truie qui vient de se rouler dans la merde.

Venant d'un porc à bout de souffle, c'est assez savoureux comme comparaison, mais je ne suis pas vraiment en position de la ramener. Et pendant que j'essuie ma jambe pour ôter la couche de boue qui la recouvre, je tente de désamorcer une avalanche de problèmes.

— Je... Je n'ai rien fait, je vous le jure ! Il... Il faut à tout prix que je rentre chez moi. S'il vous plaît...

Armé d'un regard de chien battu et d'une petite voix candide, j'ai bon espoir de l'amadouer, mais le chauve ne veut rien entendre.

— Oh ! mais tu rentreras chez toi... Une fois que les poulets seront passés.

— S'il vous plaît... Je peux tout vous expliquer...

Ses yeux légèrement globuleux louchent sur mon chemisier ruiné avant de s'attarder sur mes genoux en sang et quand il croise enfin les bras pour me regarder autrement que comme un morceau de viande, il desserre les mâchoires.

— Je t'écoute. Qu'est-ce qui fait qu'un joli petit lot comme toi veuille rentrer par effraction ici ?

La gorge nouée, consciente qu'il ne va pas me rendre la tâche facile, je triture l'opale de ma bague et cherche mes mots avant de me prononcer d'une voix de plus en plus fébrile.

— Je... Je cherche une voiture. Un coupé Jaguar, plutôt récent.

En fronçant ses sourcils aussi épais que des brosses à cirer les pompes, il scrute son parc de carcasses froissées et secoue la tête en grimaçant.

— Récent, tu dis ?

— Oui, il est vert anglais.

Ses ongles crasseux se plantent dans ma peau de plus belle, m'arrachant un cri au passage alors qu'il me ramène à lui rageusement.

— J'ai la gueule d'un concessionnaire Jaguar ?

— On dit que l'habit ne fait pas le moine...

Un « très drôle » émanant d'une haleine chargée me gifle, mais c'est lorsqu'il attrape son téléphone portable que l'adrénaline me fouette.

— Tu feras moins la maligne quand on va te coffrer.

D'un timbre étranglé, je ne peux que jouer cartes sur table pour le dissuader d'appeler les autorités.

— Écoutez... Je... J'ai perdu ma sœur, l'an dernier. Dans un accident du côté de Kocunar. On l'a percutée et je...

Ses gros doigts me libèrent en douceur, et il pose alors un regard plus compatissant sur mes traces de boue.

— À Kocunar ? Je vois...

— Vous... Vous pouvez m'aider ?

Après un moment d'hésitation, son visage s'assombrit, il me toise et pince ses lèvres charnues.

— J'ai perdu mon neveu, noyé dans une piscine. Il avait 4 ans.

— Toutes mes condoléances...

— Mais ça m'autorise pas à rentrer chez les gens par effraction pour voir s'ils ont une bâche ou une alarme.

— Je suis désolée... C'est juste que... personne n'a retrouvé le chauffard et...

Sous les deux moustaches qui lui servent de sourcils, il plisse ses billes disproportionnées et ses bajoues se détendent enfin.

— Attends, Kocunar... C'est l'histoire du délit de fuite sur le boulevard ?

Dans un murmure douloureux, je ne peux que le lui confirmer en chassant les images des véhicules de secours et des urgentistes s'activant sur les lieux du drame.

— Elle a perdu la vie devant l'ancien kiosque à journaux...

Sous ses allures de boucher slovaque, le propriétaire des lieux semble s'adoucir, un soupir étrange s'échappe alors de son marcel douteux.

— C'est une tragédie... Un type bourré, c'est bien ça ?

— Personne ne sait vraiment... Je me suis fait une raison... La mort de Nada n'intéresse pas la police.

— Des bons à rien !

— Je ne vais pas dire le contraire... L'enquête est au point mort depuis des mois alors je fais ce que je peux pour...

Soudainement sensible aux modulations de ma voix, il décroise ses bras, se gratte le crâne et s'applique à ne pas affronter mon regard de plus en plus brillant.

— J'ai une cliente qui m'en a encore parlé la semaine dernière. Une vieille dame...

— Elle sait quelque chose ? Je vous en supplie !

— Elle habite dans les petits HLM juste derrière le kiosque... Elle m'a tenu le crachoir à propos d'une bouteille de champagne ou je sais pas quoi...

— Du champagne ?

— J'ai pas bien compris, j'veux pas dire de conneries... mais je crois qu'elle sortait son chien quand ça s'est produit...

Mon cœur bondit, c'est une piste à laquelle je veux m'accrocher de toute mon âme.

— Vous auriez son adresse ?

— Là, de mémoire... Juste son nom... tu as de quoi noter ?

Aussitôt, je sors mon téléphone, fais disparaître de mes doigts tremblants les notifications des nombreux appels en absence et je reste suspendue à ses lèvres.

— Madame Stepi...quelque chose... Stepinić ou Stepinac...

Malgré l'info approximative, c'est peut-être une nouvelle porte qui s'ouvre pour mes recherches, la gratitude m'envahit et le temps me rappelle soudainement à l'ordre.

—Merci du fond du cœur ! Il faut vraiment que...

Mon regard fixe mon véhicule, et j'ai l'impression que cet homme bourru n'a pas vraiment l'intention de pourrir ma soirée. Le type hoche la tête et me souffle que je peux y aller.

— Par contre, je sais pas si elle a toute sa tête... Mais j'espère que ça pourra t'aider.

— Je peux vous laisser ma carte ? Si jamais vous voyez cette fameuse Jaguar ?

Acceptant le bout de papier glacé, il arque un sourcil et me retient une dernière fois de sa grosse voix.

— Tu es infirmière ?

Chapitre 3

Tihana



Bullet Proof... I Wish I Was - Rosie Carney

Les spots crus du terrain de foot bétonné déchirent la nuit sur Sarajevska lorsque je coupe le moteur en bas de chez moi en m'estimant chanceuse de ne pas avoir fini au commissariat. Réprimant un frisson, je quitte le volant avec mon short mouillé et je délaisse les jeunes qui tapent la balle derrière le grillage pour presser le pas vers l'immeuble blanc orné de linges de maison étendus sur les balcons.

Je chasse de mon esprit cette bouteille de champagne qui n'a ni queue ni tête en rêvant d'une bonne douche et de désinfectant. Mais lorsque je m'apprête à glisser ma clé dans la porte d'entrée au rez-de-chaussée, un mauvais pressentiment me traverse : elle est déjà déverrouillée.

— Iris ?

Pénétrant dans le couloir, le silence m'inquiète, seule la télévision me répond et je me rue dans la cuisine, le souffle court, en tentant une nouvelle fois ma chance.

— Ma chérie, je suis rentrée, tout va bien ? Edvin n'est pas là ?

Et au lieu de trouver une paire de diamants illuminant des joues rebondies et un sourire solaire, je me casse le nez sur un chignon austère et une mine sévère qui me provoquent un arrêt cardiaque puis me fait bondir en arrière.

— Lyubiana ?

— En personne.

— Oh purée ! Tu m'as fichu une de ces frousses !

— Tu as vu dans quel état tu es ?

— C'est rien, ça. Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Et toi, tu étais où ? Tu enquêtais ? Encore ?

— Ce n'est pas ce que tu crois. Où est Edvin ? Et où est ma fille ?

Assise à table, tenant son téléphone dans les mains, elle secoue la tête pour me condamner tout en consultant la pendule au-dessus du buffet.

— C'est ta fille qui m'a ouvert. Elle était seule, je te signale. Qu'est-ce que c'est cette boue sur tes fringues ?

— Pour la dernière fois : où est Iris ?

— Dans le canapé, à côté. Elle regarde un dessin animé.

Ni une, ni deux je me rue vers le salon mais ma boss me retient d'une voix autoritaire.

— On a des choses à se dire, Tihana. Quinze appels en absence... Tu comptes me la jouer à l'envers encore longtemps ?

Épinglée par mon comportement au beau milieu d'un modeste appartement en bordel, je me ravise et m'adosse à l'embrasure de la porte en cherchant une bonne explication à lui fournir.

— Je devais... J'avais... Je...

— Je t'écoute.

— Non, rien...

— Excepté ton état déplorable et le taudis dans lequel tu vis... Tu as l'air en forme pour une employée censée être clouée au lit.

Sa remarque acerbe me noue la gorge, cette cuisine à l'image de mes magnets sur le frigo ne plaide pas en ma faveur, je me fais alors crucifier par un regard noir qui me jauge et me juge.

— Tu comptes encore abuser d'arrêts de travail combien de temps ?

Fautive et prise la main dans le sac, j'ouvre la bouche pour m'excuser mais ma patronne me coupe l'herbe sous le pied.

— Que tu enchaînes les arrêts maladie pour ta sœur... je peux l'admettre, même si tu me mets dans une situation embarrassante...

— Lyubiana, je suis désolée...

— Je n'ai pas terminé !

Elle dépose son téléphone bruyamment, d'un geste sec.

— Je peux aussi comprendre qu'après la crasse de ton ex tu aies besoin de souffler...

La voilà qui retrousse les manches de sa chemise aussi stricte qu'elle puis elle se dresse devant moi avant de m'aboyer dessus d'un ton sévère pour poursuivre sur sa lancée.

— ... Mais que tu laisses ta gamine de cinq ans toute seule à la maison pendant que tu joues les détectives privées, je ne peux pas le cautionner.

— Iris a bientôt six ans...

Sa main claque sur la table suite à la seule remarque débile que mon esprit pris au piège a pu trouver sur le moment.

— Je me fiche de son âge ! Tu m’entends ?

— Mon... Mon voisin devait la garder...

— Il n’y a personne ici ! Elle était livrée à elle-même !

Attirée par les éclats de voix, ma petite princesse aux anglaises châtain déboule pieds nus dans ce tribunal improvisé pour me sauter dans les bras et prendre ma défense.

— Maman ! Edwin est parti chercher à manger... Il a dit qu’y avait plus rien dans le frigo.

Ma boss lève les yeux au ciel en soupirant « de mieux en mieux », je maudis mon voisin pour son absence irresponsable alors que mon avocat haut comme trois pommes fait une grimace bizarre en s’éloignant de mes vêtements humides.

— Beurk, tu es toute sale...

— Ma chérie, va... Va regarder la télévision, on a presque terminé...

— Pourquoi la dame te crie dessus, Maman ? C’est à cause de la bouillasse ?

— Elle ne crie pas, on a une discussion de grands.

Entre deux caresses sur ses joues pour mieux la rassurer, Iris fronce des sourcils et dévisage ma patronne.

— Elle a pas l’air contente...

— Va à côté mon ange. Je termine avec Lyubiana, ça ne sera pas long.

Dans sa robe de nuit, marchant bizarrement sur la pointe des pieds, elle grimace en direction de ma supérieure et lui tire la langue puis m’abandonne à mon rôle de mère largement perfectible. Lyubiana a

toutefois la décence d'attendre le grincement du canapé pour reprendre les hostilités.

— J'en ai assez de tes histoires à dormir debout, Tihana. Tu ne me laisses pas le choix...

— J'ai fait une erreur, ça ne se reproduira plus.

— Je te le garantis. Parce que je ne te laisserai plus rien passer...

Elle se penche alors vers moi, son regard si sévère pourrait me dévorer, mais on toque à ma porte d'entrée avant qu'elle ne poursuive. Sauvée par le gong, je m'excuse et quitte ma place pour m'éloigner de ce guet-apens et me casser le nez sur le responsable de la situation. Mon voisin à qui je décerne ce soir la couronne du roi des crétins.

— Edvin ! Mais nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu foutais ?

Dans ma situation actuelle, il ne suffit pas d'avoir le buste taillé en V, de me couler un regard de chien battu et de se radiner avec de la bouffe froide pour m'apaiser.

— Je... Je suis désolé... ça ne devait prendre que quelques minutes. C'est pas de ma faute, Tihana.

— C'est de la mienne ? Je te confie ma fille ! Iris était toute seule !

Excédée, je le laisse sur le pas de la porte et je crois que je pourrais arracher la poignée à défaut de vouloir lui crever les yeux.

— Il m'est arrivé un truc de fou. Je...

— Mais je m'en tamponne !

— Pourquoi tu parles à voix basse ?

— Parce que je suis dans la merde ! Merci, merci, merci !

Je claque la porte au nez de ce bellâtre d'habitude serviable et soupire en maudissant son comportement avant de devoir retourner sur le ring, dans la cuisine.

Toujours accoudée à table, froide et déterminée à me sauter à la gorge, Lyubiana passe en revue ses ongles d'un air parfaitement détaché puis lève les yeux vers moi et poursuit aussi sec.

— Je perds patience, Tihana...

— Donne-moi encore une chance. Je te demande de me faire un tout petit peu confiance...

— C'est pour cette raison que je suis ici. Assieds-toi.

Elle a beau être dans ma cuisine, cette brune psychorigide a le don de transformer n'importe quelle pièce en bureau et de me faire sentir en dessous de tout. Lentement, je coopère, lance un dernier regard vers la pièce attenante et grelotte en silence. Ma boss prend une profonde inspiration et me coule un regard plus froid que mes fringues boueuses.

— J'ai besoin de toi. On a un patient difficile.

— Je... Je ne suis pas prête. Et puis il y a Iris dont je dois m'occuper...

— En la laissant à son sort une fois la nuit tombée ?

— S'il te plait, ne me juge pas...

— J'imagine qu'être maman solo ne doit pas être simple tous les jours. Mais si tu ne veux pas être jugée, comporte-toi comme une mère digne de ce nom.

— Ne fais pas comme si tu pouvais me comprendre. On en reparlera quand tu auras des enfants...

— Peut-être. Mais je sais à quel point ta séparation a été rude, je sais aussi que tu as eu besoin de souffler.

— Alors pourquoi on a cette discussion ce soir ?

— Peut-être parce que tu ne peux pas vivre éternellement sur l'argent versé par l'assurance suite à l'accident de ta sœur ?

Je déglutis, rattrapée par mon compte bancaire qui se vide tandis qu'elle poursuit.

— La vie continue et tu as des obligations. Pour la dernière fois, j'ai besoin de toi au cabinet.

Plongeant mon visage dans mes mains fraîches et souillées, je laisse échapper un soupir désespéré avant de chercher son regard.

— Demande à quelqu'un d'autre, Lyubiana. Je n'ai pas la tête à ça.

— Ce n'est pas un service que je te demande. Toutes les infirmières du cabinet y sont passées. Personne ne peut supporter ce type, elles finissent en larmes à chaque fois.

— Tu me dis ça, et tu as l'impression de t'adresser à la bonne personne ?

— Ce contrat pèse lourd dans le chiffre d'affaires de la structure. J'ai des charges à payer, je ne peux pas m'en passer.

— Ça sera sans moi. Désolée.

— Je te conseille vivement d'accepter et de reprendre du service.

Estimant que j'en ai trop entendu, je fais racler ma chaise et n'entre pas dans son petit jeu. Les menaces, très peu pour moi. Ma seule priorité, c'est de retrouver le conducteur qui a fauché ma sœur, point barre. Un ricanement amer s'échappe alors de ma poitrine et je me lève face à son chantage à peine dissimulé.

— Sinon quoi ? Tu vas venir me casser les pieds tous les soirs dans ma cuisine ?

— Non, mais le cabinet devra t'attaquer pour ta fraude et tes arrêts maladie bidons.

— C'est improuvable. Tu ne me fais pas peur !

— J'irais même jusqu'à prévenir les services sociaux pour ta fille. Là, je te fais suffisamment peur ?

C'est aussi dégueulasse que terrifiant. J'essaie de déglutir mais son ultimatum m'étrangle. Je connais assez ma boss pour savoir qu'elle peut se montrer cruelle, sans aucun remords. À la seule idée qu'on

puisse me retirer la garde d'Iris, le sol se dérobe sous mes pieds et mes cordes vocales déraillent lorsque je revois ma position.

— C'est... C'est qui ce patient ?

— Tu vois que tu peux être raisonnable, quand tu y mets du tien...

Attrapant son téléphone, elle le glisse dans sa poche, visiblement satisfaite de m'avoir collé le couteau sous la gorge – si j'en crois le sourire sec et froid qui précède sa réponse.

— C'est quelqu'un de célèbre et d'odieux.

— Charmant. Et tu crois que j'ai la moindre envie de me le coltiner au cabinet ?

— Il s'agit de soins à domicile. Et pour ton information, après ce que je viens de voir ce soir... je me fiche que ça te plaise ou non. Tu n'as plus le choix.

Ma boss contourne la table et se dirige tranquillement vers la sortie en arborant un petit air à la fois détaché et triomphant.

— Je te laisse la nuit pour réfléchir...

— Il souffre de quoi exactement ?

— Je ne peux rien te dire ici, le cabinet a signé un accord de confidentialité. Mais sache qu'il a eu un accident de la route...

Chapitre 4

Tihana



Pompeii - Jasmine Thompson

Mes pas ricochent au cœur de la nuit, c'est terrible de courir à perdre haleine tout en sachant déjà qu'il est peut-être trop tard. En ayant l'impression effroyable que ce petit matin sera sans doute le dernier, que quoi qu'on fasse, rien ne fera partir les camions de pompiers sur le trottoir, ni les ambulances sous les lampadaires. À la lueur des gyrophares, une trainée rouge luit au sol le long du kiosque à journaux, en direction des hommes en uniforme s'agitant autour d'une civière dont la vue me crève le cœur.

Je vois une perfusion qui m'éviscère, un ballon gonflé par une paire de gants stériles au-dessus du corps inanimé de ma sœur. Et le sentiment épouvantable de savoir que la vie s'enfuit dans l'impuissance la plus totale et me taillade de toute part. J'ai beau me débattre avec les agents de sécurité, pleurer à m'en déchirer la voix, le secouriste à genoux accuse le coup et lève ses yeux vers moi. Son regard si désolé me transperce la poitrine et provoque mes hurlements désespérés.

Réveil en sursaut, la peau moite et la respiration affolée, comme trop souvent. Ma seule consolation dans ce lit baigné d'une lumière laiteuse reste d'avoir ma petite fée blottie tout contre moi. Un joyau bel et bien vivant, un trésor paisible qui ne mérite pas d'avoir une si mauvaise mère. Alors doucement, je la serre contre ma poitrine noueuse, comme si son odeur pouvait ramener mes pulsations cardiaques à un seuil plus acceptable. Ses paupières tremblent légèrement dans un sommeil de moins en moins profond, et j'ai tout juste le temps de me promettre que ma sœur ne tombera pas dans l'oubli avant qu'Iris n'ouvre les yeux.

— Bonjour mon cœur...

S'étirant comme un chat, elle enroule sa jambe sur ma cuisse tandis que je caresse son front pour chasser les images qui me hantent. Et en un sourire, un petit bisou, à l'aide d'un « bonjour Maman » encore plein de sommeil, elle met un terme à ma nuit éprouvante.

— Ça va Maman ?

— Toujours, quand tu es là.

Ma petite fée se frotte les yeux et dans la lueur de l'aube, ma vie de mère célibataire reprend rapidement le dessus. L'heure tourne, la vie continue.

Douche express pour la prune de mes yeux.

Tresse grossière sur sa tête friponne.

Dessins animés le temps de me préparer.

Doudou dans le cartable.

Gouter pour l'école.

Petit-déjeuner en catastrophe.

Un programme mouvementé que je respecte tant bien que mal pendant qu'à grand renfort de café je dois me soumettre au chantage de mon employeur. J'ai eu la nuit pour réfléchir, je n'ai pas d'autre

option, Lyubiana a raison. Et c'est avec une boule à l'estomac que je rassemble les affaires de ma trousse médicale après lui avoir confirmé par SMS que je reprenais du service. Reste à mener de front ma vie de femme divorcée, d'infirmière un peu rouillée et de maman débordée.

— Allez ma grande, avale vite ton chocolat et ton biscuit, on va être en retard. Où sont tes chaussures ?

Le minois barré d'une belle moustache marron, Iris hausse les épaules et replonge son nez dans son bol.

— Je sais pas, Maman.

Rien dans le salon, pas même sous le canapé, aucune trace des souliers dans la chambre, j'ai l'impression de passer ma vie à chercher des doudous, des pinces à cheveux et des fichues chaussures.

— Je vais perdre la tête dans cette maison !

— C'est à cause de la dame d'hier soir ?

— Mais, non... Ne t'inquiète pas.

Après avoir passé l'appart au peigne fin, j'en suis à vérifier dans la poubelle et à me mettre dans la peau d'une fillette pour essayer de mettre la main sur cette paire toute neuve. Rien dans le microonde, pas de chaussure dans les toilettes et je dompte mon impatience sous le poids des questions insistantes.

— Alors tu es fâchée avec Edvin, Maman ?

— Pas du tout... Mais il va falloir qu'on ait une petite explication lui et moi. Où elles sont passées ? Elles se sont quand même pas volatilisées !

Dieu soit loué ! On n'a pas idée de mettre des godasses dans la panière à linge, mais au moins, je ne serai pas obligée d'amener ma fille en pantoufles devant le portail de l'élémentaire.

— C'est à cause de moi, alors ?

Sa question et son regard suspendent le temps, je me fige devant son visage innocent et pose mon genou égratigné à terre.

— Jamais je ne serai fâchée après toi. Jamais.

— Même si je fais des bêtises ?

— Tout dépend de la taille de la bêtise. Allez, mets tes chaussures, on va être en retard !

Sacoche sous le coude.

Cartable sur l'épaule.

Télécommande de la TV disparue au dernier moment.

Lacets défaits pour ne pas changer.

Clé de voiture.

Et porte qui claque.

En quatrième vitesse, on trotte jusqu'à mon break et alors que j'installe Iris sur son rehausseur, la voix engluée de mon voisin survient au mauvais moment.

— Hello la miss. Encore désolé pour hier soir.

— Ah ! un revenant...

Je ferme la portière et rien qu'au bruit qu'elle fait, on peut saisir mon agacement. Je m'apprête à lui voler dans les plumes sans faire de détail mais quand je me retourne, je me retrouve face à un apollon bodybuildé au visage gêné tenant une corbeille de fruits. Edvin m'offre un sourire timide doublé d'un regard peiné et s'excuse en penchant légèrement la tête sur le côté.

— J'imagine que tu dois encore m'en vouloir...

— Et tu penses qu’avec des pommes et des bananes, je vais pouvoir passer l’éponge ?

— C’est plein de vitamines, c’est bon pour la petite...

— Ce qui aurait été bon pour Iris c’est que tu sois à la maison hier soir pendant que je n’étais pas là.

Ses traits fins accusent le coup, son regard bleu ne sait pas tricher, et la ligne de ses épaules massives s’effondre.

— Je voulais juste lui faire plaisir.

— En disparaissant ? Écoute, je n’ai pas le temps, là.

Repoussant la corbeille en guise d’offrande, je me précipite sur ma portière, mais Edvin me barre la route.

— Je devais lui ramener des Štrukli¹ au fromage de chez Tommy, tu sais, elle les adore...

— C’est à 10 minutes d’ici. Tu as disparu toute la soirée !

— C’est pas de ma faute, j’ai...

— Tu aurais pu envoyer un message, au moins !

Il a beau avoir une plastique magnifique et répondre présent à chaque fois que j’en ai besoin, je me demande régulièrement si tous les fils connectent dans son cerveau.

— Ils m’ont pris mon portable.

— Iris était toute seule, tu t’en rends compte ? Attends, comment ça « ils » ? De qui tu parles ?

Dans son teeshirt ultramoulant, son torse d’habitude dopé à la testostérone se dégonfle et il secoue la tête de dépit.

¹ Les Štrukli, que l’on prononce chtroukli, à mi-chemin entre les raviolis pour la forme et les beignets fourrés pour la texture.

— Je suis le roi des cons... Je me suis emplaçonné une voiture de flic.

— Quoi ?

— Ça n'arrive qu'à moi ce genre de truc. J'ai reculé un peu vite en repartant du Tommy, et... J'ai pas vu dans mon rétro qu'ils étaient là, sur le parking.

— Tu te fiches de moi ?

— Je leur ai saccagé l'arrière. Ils m'ont gardé au poste.

— Au poste ?

— Ils voulaient que je fasse une prise de sang ! Tu sais que j'ai horreur des piqûres...

Je me dis que ce grand costaud d'un 1m90 aussi séduisant soit-il réagit parfois comme un ado de quatorze ans. Edwin se gratte le crâne d'un air désolé, il me demande pardon en me tendant les fruits alors qu'Iris toque à la vitre pour le saluer d'un signe de la main.

— On... Écoute Edwin, on en rediscutera, plus tard.

— Mais... Et les fruits ?

— Garde ta corbeille... Je n'ai pas le temps ! J'ai une journée chargée !

— C'est par rapport à ton expédition à la casse ?

— Je te raconterai, je vais être en retard au boulot !

— Au boulot ? Tu bosses à nouveau ?

— Oui, enfin... On en reparle ! À plus !

Ma portière claque, c'est officiel : je suis définitivement à la bourre.

Klaxonner un livreur qui bloque la rue.

Faire ronfler le moteur et grincer la boîte de vitesses.

Expliquer pour la énième fois à ma fille que je ne suis pas en pétard après le voisin.

Être quand même un peu en colère après lui.

Trouver une place de libre.

*Checker mon maquillage dans le rétroviseur.
Voir que ça ne va pas du tout.
Faire descendre Iris de la voiture.
Renouer sa chaussure rebelle.
Déplorer sa figure pleine de chocolat.
Fermer le break et se mettre à courir vers l'école.
Faire demi-tour à cause du cartable oublié.
Courir de plus belle et sourire à l'entrée.*

La dernière sonnerie s'élève dans la cour, on est sur le fil. J'ai tout juste le temps de l'embrasser, de la serrer fort contre moi et d'ajuster les bretelles de son sac à dos avant qu'elle ne rejoigne ses camarades qui chahutent joyeusement.

— Tu sais que je viens te chercher à midi, ma puce ?

— C'est à midi que je souffle les bougies ?

— Non, tu sais très bien que ton anniversaire n'est que demain. Ce midi, on mange ce qui te fait plaisir et tu pourras...

Une ombre se dresse à côté de moi et je m'interromps en voyant la silhouette de la maîtresse d'Iris. Cette femme doit avoir mon âge, maximum 27-28 ans, elle qui est d'habitude si douce avec ma fille croise les bras et tapote d'impatience en lorgnant mon enfant d'un œil suspicieux.

— Iris ? Tu as parlé à ta maman, comme je te l'ai demandé ?

Mon sourcil se lève et j'ai la désagréable sensation d'avoir loupé un épisode quand j'interroge l'institutrice.

— De quoi doit-elle me parler, au juste ?

— Vous n'avez pas vu mon mot dans le carnet de correspondance ?

Avant que je ne réponde, Iris prend ma défense et si ma fille déborde de qualités, elle ne fera jamais carrière comme avocate, c'est certain.

- Non, maitresse. Je voulais mais je ne pouvais pas...
- Ah bon et pourquoi donc ?
- Elle se disputait hier soir... avec sa patronne...
- Avec sa patronne ?

Pour couper court et cesser d'être jugée, je m'empare du cartable Disney et ouvre le fameux cahier avant de sentir tout au fond de moi que cette journée s'annonce compliquée.

- Iris, tu n'as rien à me dire ?
- Maman...
- Je t'écoute.
- Je... C'est que... J'ai pas fait exprès.
- Tu sais que je déteste quand on me cache les choses.
- Je ne voulais pas te le cacher...
- Pourtant ça y ressemble, jeune fille.
- Mais c'est parce que j'adore cette peluche...

Alors que la maitresse dédramatise en expliquant qu'il faudra rendre cette chouette aux gros yeux, ma fille laisse éclater son talent de négociatrice.

- Je l'aime trop, je voudrais la garder, s'il vous plait.

L'institutrice s'abaisse à son niveau et lui sourit finalement.

- Elle appartient à l'école, cette peluche. Tu le sais.
- Je peux échanger et en ramener une autre ? Une plus grosse encore ? Même deux ?
- On va en discuter en classe.

À nouveau debout, la maitresse ferme longuement les yeux et me fait comprendre d'un signe du menton que l'incident est clos. Celle-ci tapote sur les cheveux de ma petite fée et s'éloigne pour nous laisser en paix.

- Pardon, Maman...
- On va éclaircir cette histoire de peluche à midi.
- Tu vas me gronder ? T'as dit que tu serais jamais fâchée...
- Je ne suis pas fâchée. Allez, file... Je suis très en retard.

Son sourire efface n'importe quelle prise de tête dans mon esprit, et j'admets qu'elle a l'art de me mener légèrement par le bout du nez.

- Bonne journée, Maman.
- Hey ! Tu n'as rien oublié ?

Je lui désigne ma joue et elle se rue vers moi pour s'accrocher à mon cou. De toute évidence, j'ai bien besoin d'un gros smack dégoulinant pour affronter la reprise. À plus forte raison pour trouver la force de m'occuper de ce patient aussi célèbre qu'odieux...

Chapitre 5

Gerghely



Magnetised (Acoustic) - Tom Odell

Une main dans la poche, le cœur encore gris, j’observe depuis la baie vitrée du salon l’Adriatique qui s’étend à perte de vue. Il y a longtemps que je n’ai pas observé l’horizon, c’est comme si les vagues, les côtes et toute cette propriété n’étaient qu’un décor insignifiant depuis que mes douleurs passent au premier plan. Pourtant, la mer est si belle quand elle souligne depuis mon balcon le ciel et le vol gracieux de cormorans. Les ailes déployées, ils donnent l’impression d’être parfaitement libres et déconnectés des tracas d’un homme torse nu errant dans sa demeure.

Un individu incapable de dormir correctement, victime de pulsations lancinantes dans l’épaule et au creux de la main. Une ombre à l’appétit coupé, tournant le dos à son piano, comme on tourne le dos à son passé, sans être en mesure de s’en défaire en réalité. Un artiste sur le carreau réduit à la portion congrue d’un contrat qui le tient en laisse. Et par-dessus tout, quelqu’un infichu d’ouvrir la porte de son bureau, même après un ultime essai.

— Monsieur ?

— Pas maintenant, Igor.

Sans prendre la peine de me retourner, je murmure avoir besoin d'être seul, mais il insiste.

— La nuit fut compliquée, Monsieur ?

Ce fidèle Igor avance prudemment dans mon dos et nous savons tous les deux qu'il connaît parfaitement la réponse. Mon silence s'étire au-dessus du marbre, je me contente d'un bruit de gorge pour le lui confirmer.

— Dois-je débarrasser le petit déjeuner ? Vous n'avez touché à rien...

— Laissez Igor, ne vous embêtez pas.

Je devine qu'il reste figé à proximité des jus de fruits, je peux entendre son changement de respiration et sentir le poids de son regard sur moi.

— Qu'y a-t-il Igor ?

— Vous avez l'air fatigué, Monsieur. Est-il venu vous importuner cette nuit ?

— Il m'a rendu visite, en effet. Je l'ai aperçu, sur le balcon.

— Vous a-t-il empêché de dormir ?

Je secoue la tête en songeant à ce grand-duc posé sur la rambarde du balcon sous un ciel noir. Un hibou majestueux et un peu inquiétant qui a pris l'habitude de s'inviter presque toujours à la même heure pour me fixer, cligner des yeux et repartir comme il est venu.

— En réalité, j'y ai vu un signe, quelque chose que j'ai interprété comme une sorte de message.

— Était-ce un bon ou un mauvais présage, Monsieur ?

— Qui sait ? Peut-être un besoin de changement...

— Je m'en réjouis. Sauf si ce changement nécessite de vous séparer de moi et de vous passer de mes services.

— Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, Igor.

Mon majordome me remercie et je réalise, face à cette fenêtre, que le seul changement à opérer se trouve en moi. Depuis un an, je ne me reconnais pas et il est temps de caresser l'idée que je détiens les ressources nécessaires afin d'aller de l'avant. Dans ma main bandée, je tiens cette carte postale que je n'ai pas encore retournée, sans doute par manque de courage, à plus forte raison parce qu'elle arbore la photo de l'opéra de Singapour et son esplanade.

La gorge légèrement serrée, je délaisse les scintillements matinaux de l'eau pour me faire violence et poser enfin mes yeux sur le cliché représentant l'architecture postmoderne du « Durian » ainsi que son dôme aux multiples facettes. Je le redoutais depuis hier, et ce qui devait arriver se produit fatalement, maintenant que je m'attarde sur ce courrier : les émotions laissées sur place à Marina Bay, ou sur le Silver Jubilee Bridge me submergent d'un coup.

Je devrais me préserver encore un peu et jeter cette carte afin qu'elle rejoigne l'enveloppe rouge envoyée par Vesna tout au fond de la corbeille à papier. Je ne devrais lire sous aucun prétexte le verso, ni accorder la moindre importance aux mots de cette admiratrice.

« Monsieur Stepanov, je vous souhaite du fond du cœur un prompt rétablissement, je prie chaque mois pour votre retour sur le devant de la scène. En espérant avoir le plaisir de vous écouter et de vous voir à nouveau à l'œuvre dans un futur proche. Veuillez recevoir mes sentiments les plus sincères. Amitié. »

Il est trop tard pour me protéger, le souvenir de la salle immense m'envahit, la lumière feutrée s'invite sous mes paupières. La toute première image est un bouquet de fleurs déposé sur le piano à queue, puis le silence studieux d'un parterre d'invités attendant la première

note. J'ai l'impression d'être à nouveau entouré de dorures, de projecteurs, face aux sièges occupés du premier rang jusqu'au balcon le plus haut, lors de ma toute dernière interprétation.

Un prélude appuyé par l'orchestre symphonique se joue dans ma tête, je peux encore entendre l'âme des violons rendant hommage à Frédéric Chopin et sentir mes doigts glissant sur le clavier pour signer le Concerto No. 1 en e-mineur. Une cascade de notes sensibles, une harmonie vibrante telle une envolée lyrique et l'ovation de la foule après la dernière mesure.

J'aurais dû savourer cet instant au lieu de le comparer à ma représentation de la Scala de Milan. J'aurais dû rester quelques secondes de plus avec les auditeurs venus de loin pour les remercier de leur confiance et de leur ferveur plutôt que de m'éclipser en coulisses comme si cet instant m'était dû. Insatisfait né, je tenais ma carrière pour acquis, j'en voulais toujours plus. Plus haut, plus fort, plus loin. Mais on ne sait jamais à quel moment la vie décide d'amorcer le déclin de quelqu'un, pour moi... c'était précisément ce jour-là.

C'était ma dernière heure de gloire. Avant de regagner les loges grouillant de techniciens, d'ôter mon smoking pour un costume plus usuel et de courir vers mon chauffeur afin de sauter dans l'avion à l'aéroport Changi. Quelques heures avant que ma vie ne bascule chez moi, en Croatie. Oui, avant que cette journée ne se termine dans une atroce douleur, dans un enchevêtrement de tôles froissées et de verre brisé.

— Tout va bien, Monsieur ?

« Aller bien »... je ne sais même plus ce que cette expression signifie. Du grand « Serghey Stepanov », il ne reste pas grand-chose, si ce n'est des regrets, une épaule fracturée de part en part et une main qui refuse de répondre correctement. C'est bien simple, je

ne supporte pas ce que je suis devenu. Une épaisse boule se forme dans ma gorge, presque aussi dense que celle qui pèse sur mon estomac.

— Vous pouvez me laisser, Igor ?

— Votre sœur a appelé ce matin et a demandé à ce que vous la recontactiez.

Sans même m'en rendre compte, ma vue se brouille, si bien que l'horizon se veut flou, notamment lorsque je pense à Jelena. Suspendu à ma réponse, Igor approche dans mon dos, et la mélancolie se love dans ma trachée. Je ne peux répondre par la négative que d'un simple signe de la tête.

— Vous êtes sûr, Monsieur ?

Pour meubler le silence, je m'empare de ma chemise déposée sur le dossier de la chaise trônant devant le petit déjeuner qui refroidit et tente de l'enfiler en murmurant mon état d'esprit du moment.

— Je... je ne suis toujours pas prêt.

— Que dois-je lui dire ?

— Je l'ignore. Improvisez.

— Je m'en occupe, ne vous inquiétez pas.

— Merci, Igor.

Et alors que je m'attends à ce qu'il m'abandonne, mon majordome s'empare en douceur du col et m'aide à me vêtir.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Je vous rassure, ceci n'est pas un coup de main, Monsieur.

Mon épaule douloureuse passe sous le tissu et tandis qu'il se hâte à boutonner ma chemise, je cherche des réponses dans son regard sage.

— Pourtant ça y ressemble.

— Je vous fais simplement gagner du temps, Monsieur.

Stoïque, sans un mot plus haut que l'autre, il m'invite à passer un bras dans ma veste de costume et j'ai la vague impression qu'il me cache quelque chose.

— Et pourquoi aurais-je besoin de gagner du temps ?

Avec un petit sourire que je ne suis pas en mesure de décrypter, il s'attèle au nœud de ma cravate avant de tapoter sur mon buste et d'ôter un pli de mon costume.

— Votre nouvelle infirmière est arrivée, Monsieur. Elle patiente dehors.

— Pardon ?

Chapitre 6

Tirana



Bad Child - We Rabbitz

C'était bien la peine de courir après le temps, dès mon réveil, pour poireauter dix bonnes minutes devant ce monumental portail en fer forgé. Postée devant l'interphone depuis qu'une voix mure m'a demandé de patienter, je peste et scrute ma montre toutes les trente secondes.

Dans l'air tiède et iodé qui annonce la chaleur d'une journée presque estivale, je contemple la propriété d'un patient visiblement aussi ponctuel qu'aimable et pas vraiment jeune. Mon regard balaye le parc arboré derrière lequel se cache une sorte de manoir au nombre incalculable de fenêtres qui domine le secteur. Vu le prix du mètre carré ici, je ne pourrais même pas m'offrir la moitié d'une place de parking. Bientôt un quart d'heure de retard, non content de crécher dans le coin le plus cher de Split, Monsieur se fait désirer. Et pour

parachever le tout, ma patronne ne se prive pas de m'envoyer un dernier coup de pression par SMS.

« Par pitié, sois irréprochable. Ce patient est important +++ je compte sur toi. »

Tandis qu'au rythme des vagues, je réprime mon aversion pour cet étalage de fric et je m'efforce d'oublier le poids qui pèse sur mes épaules, un bip feutré m'alerte. Le portail s'ouvre en douceur pour dévoiler enfin une allée spectaculaire bordée par des rosiers et une fontaine à couper le souffle. Quelques mots grésillent dans l'interphone et m'invitent à marcher jusqu'au porche. À voix basse, je me répète qu'il me faut mettre de l'eau dans mon vin et me débrouiller pour que ce soin se passe bien avant d'entrer dans l'arène. Sans quoi, ma patronne va me mener la vie dure.

Le pouls légèrement anxieux, j'avance sous les pins, en me demandant à quelle sauce je vais être mangée. Puis j'observe cette demeure impressionnante qui incarne la haute bourgeoisie, une caste que je ne porte pas vraiment dans mon cœur.

—Eh bien... Célèbre, odieux et pété de tunes... ça promet...

Des volumes majestueux d'une aile à l'autre, deux terrasses qui flattent l'œil, des fenêtres à n'en plus finir, avec pour toile de fond, la mer qui scintille. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il y a pire comme endroit pour une convalescence. Sur le côté de la bâtisse, je découvre un double garage aux portes closes dans lequel on pourrait faire entrer plusieurs fois mon appartement. Il me reste à souffler un grand coup, grimper les élégantes marches pour rejoindre le fameux porche.

Devant l'immense porte d'entrée, je patiente encore une fois et je perçois le cliquetis de plusieurs verrous, c'est à croire que le propriétaire aime se barricader. Dans un bruit sourd, on m'ouvre